

« J'ai cherché à photographier l'âme de Venise. »

Serge Bassenko (1927-2013) a passionnément aimé Venise et a passé vingt ans à la photographier.



C'est la Venise des Vénitiens

Qui êtes-vous, Serge Bassenko ?

« On s'inquiète toujours de savoir ce qu'un tel a fait ou n'a pas fait. Mais les actes révèlent-ils vraiment une personne?

Pour un créateur, ce qui compte, c'est ce qui dort au fond de lui et qui émerge parfois. Pour un homme, ce qui compte, ce sont les amis qu'il s'est faits et qu'il a servis.

Pour le reste, oui, j'ai étudié, lu, interrogé les hommes et la nature; oui, j'ai abandonné ma vie professionnelle pour faire des photographies à Venise et dans la campagne française, et pour écrire 19 romans, une tragédie *Antigone* et des pensées sur la vie *Le Sage*.

Si vous, vous voulez me connaître, regardez plutôt mes photos et lisez mes textes, c'est là que je suis. »

Une Venise secrète qui n'existe presque plus

Les photographies datent du siècle dernier (1970-1990), avant l'exode massif des Vénitiens et la modernisation de la ville. Elles reflètent un monde authentique et émouvant qui a quasiment disparu aujourd'hui.

Elles montrent des endroits hors des circuits touristiques : ruelles et jardinets intimes, petits canaux qu'on ne peut apercevoir qu'en barque, balades dans le silence de la nuit à la lumière de mystérieux réverbères, ou au fond de la lagune solitaire et sauvage, où vivaient quelques pêcheurs.

Choc de la première arrivée

« J'avais décidé d'arriver de nuit - parce que j'aime la nuit - de faire le tour de la ville et de passer sur le Pont des Soupirs... en voiture.

La réalité a été quelque peu différente. D'abord, j'ai dû laisser la voiture dans un endroit impossible à définir. Puis, voguer sur une eau d'un noir d'encre, craignant à chaque instant de couler. La nuit était noire, tout alentour était si noir, seules quelques pauvres lumières luisaient çà et là.

En descendant sur le quai, je me suis précipité dans des ruelles et après un moment, j'ai débouché sur la Place St Marc, sans même oser lever les yeux, tellement j'étais effrayé. De nouveau, j'ai couru vers les ruelles et me suis finalement arrêté auprès d'un pont. Je me rappelle le canal - si sombre, silencieux et tendre - et la pensée qui m'est venue : "Venise est une ville où on peut pleurer". »